

# **HOMMAGE**

**Robert Escarpit**

# ROBERT ESCARPIT (1918 - 2000)

## La disparition d'un maître fondateur

Deux ans à peine après le Colloque de Bordeaux lui rendant hommage, Robert Escarpit est mort le 19 novembre 2000 à l'âge de quatre-vingt-deux ans et la communauté des enseignants et des chercheurs en sciences de l'information et de la communication en France est en deuil.

D'autres collectifs n'ont pas manqué de partager cette peine :

- les anglicistes d'abord, spécialistes de Byron et autres ;
- les spécialistes de la littérature comparée dont il fut en France l'un des plus ardents promoteurs ;
- les spécialistes de la sociologie de la littérature et des « faits littéraires », de l'édition, de la lecture, etc., qu'il fut l'un des tout premiers à défendre en France et, grâce à l'UNESCO, dans le monde entier (*Le littéraire et le social*) ;
- les anciens élèves de l'ENS qui ont bénéficié de son génie du canular avec la fameuse-croisière inauguration sur la Seine saluant Jean-Sébastien Mouche, immortel inventeur des Bateaux-mouches ;
- les lecteurs de romans en général, de romans pour la jeunesse en particulier, qui se souviennent des « Enquêtes de Rouletabosse » et des « Contes de la Saint-Glinglin », de romans emplis d'humour et de verve, tels que « Le Littératron », le « Ministricule » ou les immortels « Paramémoires d'un Gaulois », écrits d'une plume bien gasconne ;
- les amateurs de San Antonio auquel il reconnut la dignité d'un objet de recherche universitaire, à l'égal de Swift ou de Kipling ;
- les lecteurs du « Monde » auxquels, sans avoir jamais disposé d'une carte de presse, il donna, trente ans durant, de 1949 à 1979, des billets d'humour tour à tour cocasses, ironiques, narquois ou caustiques au point que ce « billet » était devenu une véritable institution, point focal de la première page de ce quotidien volontiers grisaille, comme l'est de nos jours le dessin de Plantu ; rien de méchant d'ailleurs, mais plutôt une façon enjouée et bienveillante de mettre en question nos travers et ceux du vaste monde ; une prise de distance, et une mise en garde salutaire et vive à l'égard de tous les artefacts, faux-semblants, manipulations grossières, discours irresponsables dont l'actualité abreuvait alors, tout comme aujourd'hui, ses observateurs ;

## Hommage

— les militants laïques, politiques, régionalistes, du Médoc, de la vallée d'Aspe, de la Gascogne, de l'Aquitaine dont il partagea les luttes, d'abord dans la Résistance au nazisme (cf. les Va nu-pieds), dans les associations, les organisations civiques, politiques et sociales ; ceux qui l'ont élu au Conseil Régional d'Aquitaine en qualité de conseiller « apparenté communiste », lui dont l'orthodoxie n'était pas la tasse de thé ;

— l'université Michel de Montaigne - Bordeaux 3 à laquelle il consacra l'essentiel de sa carrière universitaire, où il fonda un nombre considérable de laboratoires, d'Instituts, un véritable espace de pensée et de débats, où il forma de très nombreux élèves devenus depuis d'estimables collègues, et surtout des générations d'étudiants qui lui en ont gardé une immense reconnaissance, avant d'en être le président dynamique et flamboyant ;

— et tant d'autres, au Mexique et ailleurs, où il porta une parole si riche et si enjouée, mêlant à une culture de bon aloi un goût pour les jeux et les débats d'idées, les plaisanteries et les « gasconnades », et même au Paradis de Dieu, auquel il ne croyait guère, mais auquel il accordait assez d'importance pour le rendre destinataire, — c'est là le génie de la communication —, d'une très vive « Lettre ouverte », etc.

## L'homme de « l'ouverture du champ »

C'est la fréquentation de la littérature comparée et son intérêt pour la sociologie des faits littéraires (dès 1948 Escarpit soulignait le rôle du LECTEUR, dont on ne parlait guère en ces temps) qui est à l'origine de la démarche fondatrice, qui devait orienter toute la suite. Vers la fin des années 1950, il publie dans une très confidentielle revue yougoslave un article intitulé : « *L'acte littéraire est-il un acte de communication ?* » Ce mot apparaît là pour la première fois sous la plume de notre fondateur qui, dès lors, travaille autour de ce concept, rencontre Alphons Silbermann à Cologne, s'intéresse aux recherches américaines (Laswell, Berelson, Lazarsfeld, etc.) et surtout étudie assidûment les travaux des scientifiques, des cybernéticiens, des ingénieurs, de Brillouin à Shannon, des linguistes, de Harris à Chomsky, des bibliothéconomes comme Gabriel Naudé, fondateur de la bibliothèque du Cardinal de Mazarin, des théoriciens comme Georg Lukacs ou Lucien Goldman, etc.

Lors de l'engouement général qui suivit la conversion conduisant Marshall McLuhan de la vénération due à Gutenberg au culte innovant de Marconi, Escarpit fut la figure de proue de la communication écrite, et devint donc celle de l'opposition à la nouvelle vulgate prêchée par le prophète de Toronto. Son arme fut celle de l'humour : il écrivit « Le Littératron », belle charge contre le « tout-audiovisuel », sa propension à susciter des arnaques et des escroqueries, à flatter les narcissismes, à hypertrophier les « égos », à faire de l'esbroufe, à vendre du vent...

Publié par Flammarion en 1964, ce fut un grand succès et l'on en retint surtout cette assertion, qui se révéla prémonitoire : « L'audiovisuel ça paie, les finances crachent, les commis-

sions votent, les électeurs marchent, ça les impressionne, ils ne savent pas ce que c'est, moi non plus, vous savez, vous ? Vous savez ! », notre humoriste adaptant ici une forme rhétorique proche de celle due à Pierre Dac et Francis Blanche dans le célèbre sketch intitulé *Le Sar Rabindranath Duval*.

Il eut ensuite l'opportunité de créer en 1967 les premières sections, dites aujourd'hui tertiaires d'Institut Universitaire de Technologie, en « Carrières de l'Information », dans des circonstances rocambolesques racontées par ailleurs<sup>1</sup>, où l'on voit Christian Fouchet, qui connaissait surtout de l'information le contrôle politique serré qu'exerçait en ce temps-là le gouvernement gaulliste, confier, sur le mode expérimental, à Escarpit des littéraires et des juristes dont il ne savait que faire ! Partant de cet acquis, il s'avance, conscient de la nécessité de créer des formes institutionnelles : « C'est en m'appuyant sur ce département que j'ai pu avoir l'institution. C'était cela l'important. » La création d'un deuxième cycle universitaire, l'UPTEC (Unité Pluridisciplinaire des Techniques de l'Information et de la Communication), suivi plus tard de celle de l'ILTAM (Institut de Littérature et des Techniques Artistiques de Masse, du LASIC (Laboratoire Associé des Sciences de l'Information et de la Communication), d'un DEA et du Doctorat permirent la constitution de la première filière complète dans ce domaine en France.

Non content d'imaginer de nouvelles voies d'études, de créer des lieux d'enseignement et de recherche adaptés, de recruter ici ou là (c'est-à-dire par exemple des linguistes, des psychologues, des littéraires ou des sociologues), de dynamiser des équipes d'enseignants et de former de jeunes chercheurs, Robert Escarpit, désireux de renouveler l'expérience acquise antérieurement de la création de la société de Littérature comparée, envisage de donner une forme, une structure à ce champ encore vague et largement indéterminé, dont le cœur était inconnu et les limites inexplorées. « J'ai donc cherché des complices, mais c'était beaucoup plus difficile », déclare-t-il. La moisson fut belle : Roland Barthes, Jacques Bertin, Anne-Marie Laulan, Jean Meyriat, Édgar Morin, Bernard Quemada, Élie Roubine, André-Jean Tudesq, Michel Zeraffa et quelques autres. « Nous étions tous conscients du fait que la communication était sérieusement étudiée depuis plus de vingt ans aux États-Unis où il y avait déjà des communicologues », nous a-t-il confié en précisant l'objectif du Comité des Sciences de l'Information et de la Communication qui fut alors fondé : « ... parler ensemble, de faire connaître les champs de recherche que l'on explorait. Nous n'avions pas la même formation. Il s'agissait de se recycler les uns les autres, le plus possible. C'était tout un travail à faire. Il fallait ensuite se faire reconnaître institutionnellement afin qu'il y ait un enseignement officiel de l'Information/communication en France ».

Le rassemblement des acteurs de cette initiative eut lieu au printemps 1972, dans une salle de la Maison des Sciences de l'Homme, 54 boulevard Raspail à Paris, là-même où se dressait, 30 ans plus tôt, la sinistre prison du Cherche-Midi. Une vingtaine de personnes intéressées, rameutées par des moyens bien précaires faisaient face à la tribune où Robert Escarpit et ses amis exposaient avec conviction le sens de leur initiative. La modeste assemblée décida à l'unanimité de fonder le Comité Français des Sciences de l'Information et de la Communication, qui le

choisit pour Président, désigna un Bureau et se fixa deux objectifs pragmatiques dont l'avenir semblait pouvoir être porteur.

Le premier était la reconnaissance de notre activité créatrice dans le domaine des enseignements et de la recherche universitaire par le ministère de l'Éducation nationale par la création d'une section compétente du C.C.U. (Comité Consultatif des Universités, ancêtre lointain de ce qu'est aujourd'hui le C.N.U. ou Conseil National des Universités), dont l'intitulé serait précisé-ment « Sciences de l'Information et de la Communication ».

Cela ne fut pas facile, le gouvernement de l'époque s'y opposant pour des raisons politiques que j'ai eu l'occasion de conter par ailleurs<sup>2</sup>. En 1974, le décès du président Pompidou et l'élection qui s'ensuivit de Valéry Giscard d'Estaing allaient complètement modifier la donne politique. Le nouveau gouvernement comportait, pour la première fois de notre histoire républicaine, un Secrétariat d'État aux Universités et le titulaire en fut un jeune énarque engagé en politique dans le parti présidentiel et devenu un notable élu bourguignon, Jean-Pierre Soisson. Dans ce nouveau rôle, cet homme voulut vite marquer d'un style moderne, dynamique, sportif et innovant un espace universitaire sérieusement bousculé par mai 1968 et la Réforme Edgar Faure, demeuré très impatient en particulier face à la rigide inertie du gouvernement précédent. Robert Escarpit et Jean Meyriat, avec quelques autres, dont Charles-Pierre Guillebeau repartirent à l'attaque, dans un climat infiniment plus favorable et fut ainsi décidée la création d'une 52<sup>e</sup> section du C.C.U<sup>3</sup>, portant notre intitulé emblématique : « Sciences de l'Information et de la Communication ». Escarpit et quelques collègues (au total quatre professeurs et deux maîtres-assistants<sup>4</sup>) furent chargés par le Ministre d'établir la première liste électorale et les élections qui suivirent le portèrent à la Présidence de la section. La première partie du programme institutionnel du Comité était remplie : nous sortions d'une marginalité sans avenir pour entrer dans une arène universitaire sans concession. Les adhérents découvriraient que les propos de notre fondateur n'étaient pas, en dépit des apparences, « paroles de Gascon ».

Je ne parlerai pas du second objectif, la création d'une section compétente au sein du comité National du C.N.R.S. car, près de trente ans plus tard, nous n'y sommes pas encore parvenus, malgré de constantes démarches et d'innombrables rappels.

## **Une œuvre théorique significative**

Après avoir publié une demi-douzaine d'ouvrages sur le livre, la lecture et la sociologie de la lecture, traduits en une quinzaine de langues, Robert Escarpit se décide à tenter une synthèse décisive des acquis, — toujours provisoires — de la recherche. « Il fallait qu'à un moment ou à un autre — et le plus tôt serait le mieux — quelqu'un présentât en France une vue d'ensemble des sciences de l'information et de la communication. Si l'auteur de ce livre a tenté de le faire, c'est qu'il y a vu comme une dernière chance pour une synthèse de ce genre », assure-t-il son

lecteur dans l'*Avertissement* à la « Théorie générale de l'information et de la communication »<sup>5</sup> qui restera le manuel de référence pour toutes les générations d'étudiants bordelais, français, francophones et autres puisque l'ouvrage a connu beaucoup de traductions.

Justifiant sa démarche, Robert Escarpit explique : « Pour un chercheur qui a consacré presque tout le troisième quart du xx<sup>e</sup> siècle à une interrogation obstinée des phénomènes de l'information et de la communication, l'essentiel était dans son pays de désenclaver une pensée qui n'a que trop tendance tantôt à s'enfermer dans un verbalisme arrogant et quasi raciste, tantôt à se mettre à la traîne de formulations étrangères tant par les stéréotypes qu'elles véhiculent que par les arrière-pensées qu'elles dissimulent. »

Avec un détachement de bon aloi, il commente ainsi, avant même la première ligne, son effort théorique : « Une théorie n'est jamais qu'une façon de voir les choses. C'est une expérience faite d'expériences et organisée en un système plus ou moins fragile, plus ou moins résistant à l'usure de l'histoire. Elle n'a jamais que la cohérence de celui qui la propose comme il l'a vécue. »

Avec netteté et courage, Robert Escarpit annonce la couleur : « Colorée de marxisme — pourquoi le cacher ? —, la vision proposée ici peut être déchiffrée de bien des manières, mais l'auteur voudrait que chaque lecteur y apporte sa propre cohérence. »

C'est bien là une véritable parole de maître, qui enseigne, qui propose, loin de tout dogmatisme, ce qu'il croit et qui non seulement laisse au lecteur, mais lui demande expressément d'en construire la compréhension par un apport personnel. Chacun devinera que le compagnonnage intellectuel avec un marxiste aussi ouvert au dialogue ait durablement fait de l'ouvrage d'Escarpit une référence appréciée bien au-delà de cercles idéologiquement surdéterminés. Ce qui n'empêche pas l'auteur de présenter la théorie de l'information et de la communication « dans sa genèse historique comme une lutte de la conscience emportée par le temps, de l'humanité emportée par l'histoire ».

Les dix chapitres de la « Théorie générale » conservent bien la trace d'une réflexion profonde sur les objets fondamentaux, et non sur les dispositifs techniques ou les phénomènes de mode. Ainsi lui doit-on l'idée forte, que nos seigneurs feraient bien de méditer, de la différence entre information et savoir, celle selon laquelle tout groupe « secrète pour sa cohésion une colle informationnelle qui est *l'évidence* », etc...

Mais surtout on lui doit une définition limpide distinguant l'information de la communication : Après avoir montré que la communication était le transport d'une entité mesurable appelée information, il affirme : « la communication est un acte et l'information est son produit », montrant ainsi le caractère indissociable des deux concepts. Que serait une information qui ne donnerait pas lieu à communication ? Que signifierait une communication qui n'offrirait aucune information ? Il semble dommage à tous égards que cette distinction entre processus et résultat du jeu de ce processus soit de nos jours quelque peu négligée, au risque de perpétuer d'inutiles confusions.

## Hommage

La revendication théorique n'a jamais quitté le champ de préoccupations d'Escarpit. En 1992, alors que nous lui demandions : « Comment appréciez-vous l'évolution de la recherche française depuis vingt ans en Sciences de l'Information et de la Communication, là où précisément vous avez été fondateur ? », il nous répondit clairement<sup>6</sup> : « Là j'ai une critique fondamentale à faire, et elle est sévère : c'est l'absence visible de recherche théorique. », avant de suggérer qu'« il reste pas mal de théories à faire, et dans des domaines aussi variés que la linguistique, la sociologie, la psychologie, et j'irai même plus loin, comme la neurologie. [...] Donc, vous voyez qu'il y a des champs extraordinaires à explorer, on ne les explore pas assez. On fait trop de recherche pratique, trop de recherche appliquée, c'est la critique que je ferais aux S.I.C. actuelles »<sup>7</sup>. Et comme notre homme, qui possède une bonne connaissance de la menuiserie, n'a pas peur d'enfoncer le clou : « Je m'incline devant la qualité des recherches qui sont faites. Mais je le répète, il n'y a pas assez de théorie. »<sup>8</sup> En 1998, au Colloque de Bordeaux, évoquant les fantastiques progrès techniques enregistrés, il note que « ce sont des progrès purement matériels. En réalité nous manions ces outils merveilleux, perfectionnés avec des cerveaux qui ne sont pas beaucoup plus développés que celui de l'homme de Cro-Magnon. Nous sommes toujours tributaires du fait que le cerveau humain ne peut pas débiter plus de quarante-cinq bits d'information par seconde... » Sage réflexion à méditer.

Robert Escarpit, professeur enthousiaste, accueillant et souriant, fumeur de pipe jouant de cet instrument aussi bien que Paul Meurisse, excellent connaisseur du monde hispanique (à 19 ans, il faisait un reportage dans l'Espagne républicaine en guerre) comme de l'univers anglo-saxon, fut un homme résolument gai et optimiste. « Je peux me vanter d'être un universitaire heureux, parce que j'ai fait ce que je voulais faire. Je ne dis pas que c'était bon, je ne dis pas que c'était bien, je me suis souvent beaucoup amusé, je ne me suis jamais ennuyé. »<sup>9</sup>

Tous ceux qui, à un titre ou à un autre, et même sans titre du tout, portent quelque intérêt à notre discipline, regretteront ce remarquable honnête homme de science et de conviction, de réflexion et d'engagement, de courage et de lucidité, de sérieux et d'humour. Ils en conserveront le souvenir et en diffuseront la pensée.

## Dernier message d'Escarpit ?

Comme chacun le sait, notre fondateur, auteur d'une toujours actuelle « École laïque, école du peuple »<sup>10</sup>, était un incroyant notoire. Sa famille ayant fait le choix d'organiser des obsèques religieuses, ses nombreux amis et anciens élèves se pressaient dans la petite église de Saint-Macaire le 21 novembre 2000. Au cours de la minute de silence unissant les participants en un hommage collectif, un chien griffon blanc qui avait suivi son maître en ce lieu, installé dans la nef

au milieu d'une assistance médusée, s'en vint lécher quelques mains, et s'éloigna, non sans avoir salué la cérémonie de quelques éternuements sonores. Faut-il y voir l'ultime sursaut d'une figure de la communication réduite à se taire ou le dernier pied-de-nez d'un humoriste invétéré ?

Jean Devèze  
*Président d'honneur de la Société Française  
des Sciences de l'Information et de la Communication*

NOTES

1. In Entretien vidéographié réalisé le 21 juillet 1992 à Saint-Macaire (33), par Jean DEVÈZE et Anne-Marie LAULAN, dont le texte est reproduit in Robert ESCARPIT, « Les fondateurs de la S.F.S.I.C. », plaquette éditée par la S.F.S.I.C., Paris, 1993, p. 12.
2. In *Hommage à Robert Escarpit*, Actes de la journée d'hommage du 23 octobre 1998, numéro Hors Série de « *Communication et Organisation* », ISIC-GRECO, Université Michel de Montaigne-Bordeaux 3, 2<sup>e</sup> semestre 2000, p. 28.
3. Lors d'une réorganisation ultérieure des instances nationales, celle-ci deviendra la 71<sup>e</sup> section du C.N.U.
4. Ceux-ci prendront le titre de *maîtres de conférence* un peu plus de dix ans plus tard.
5. R. ESCARPIT, *Théorie générale de l'information et de la communication*, Hachette, Paris, 1976.
6. Voir référence 1, page 13.
7. Id., p. 14.
8. Ibid., p. 15.
9. Voir référence 1, p. 20.
10. R. ESCARPIT, *École laïque, école du peuple*, Calmann-Lévy, Paris, 1961.